

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire Général,
Mesdames, Messieurs,

Arrivé à vos suffrages par la porte basse de l'expérience deux ans plus tôt, je pénètre aujourd'hui dans ce temple du savoir par la porte haute de votre bienveillance et de votre indulgence. Les yeux voilés par la distance qui nous sépare, le cœur enserré par les griffes crochues de la jalousie émoussées par la mélancolie et l'amertume, je ressens intimement le bonheur vécu par toutes celles et tous ceux qui ont eu le privilège de vivre une telle cérémonie dans la plus pure tradition académique, bonheur dont je mesure toute l'étendue et toute la profondeur, et dont il me plaît de partager avec vous l'idée que je m'en fais.

Prenant place dans le fauteuil virtuel de la consécration et de la reconnaissance, bien que nouvel immortel, je succombe aux faiblesses de ma nature encore humaine. Je regarde mes yeux ciller sous les assauts d'une lumière crue de reconnaissance ; j'entends ma voix s'ébrouer tant bien que mal dans les remerciements psalmodiés au rythme d'une valse d'humilité et d'orgueil ; je sens mon visage brasiller sous les incarnats passagers déclenchés par l'émotion ; et enfin, je laisse mon esprit s'immobiliser au diapason de l'amour-propre et de l'honneur que les applaudissements unissent à mes talents et à mes actions. Seuls des moments magiques et hautement symboliques comme celui-ci peuvent transporter un être humain dans un tel état de béatitude où, dans l'éternité de cet instant solennel, il devient le héros glorieux de sa propre vie, ce chevalier Bayard dont le dessein est, dès lors, de sacrifier, par son épée d'espérance, sa nouvelle immortalité terrestre pour la vie éternelle de son œuvre.

Mais voilà, le SARS-CoV-2 a contaminé l'humanité de son poison moral, comme s'il était la réémergence de la pandémie de "mal être" du 19^e siècle admirablement disséquée, séquencée et analysée sous le microscope oculaire de Flaubert ; le SARS-CoV-2 a infecté les poumons de la créativité qu'inspirent ces aéroplanes de la pensée et de la connaissance auxquels appartient votre compagnie ; le SARS-CoV-2 a asphyxié ces moments, ô combien rares, de sociabilité, de confraternité voire de fraternité, véritables ferments propres à soulever les idées et les propositions ; ce virus nous a expédiés au purgatoire de la virtualité dont la seule vertu est d'abolir la distance, d'en conjurer le sort funeste, d'expier notre frustration d'inaction, aussi subjective soit-elle, et de solder le compte des affaires courantes.

Je vous prie de ne pas interpréter mon exorde comme une tribune dévoyée pour donner libre cours à de vagues phantasmes poétiques, ou pour m'égarer dans des excursions sans lendemain dans le voyage classique de l'éloge, ou encore pour me livrer à de quelconques flagorneries jouées insidieusement sur le théâtre de noirs desseins. Ces remerciements ne sont que l'expression du souffle pur de la sincérité, la manifestation audible d'une vérité intérieure. En m'accueillant dans votre compagnie, vous avez exaucé un vœu nourri au plus profond de mon enfance et forgé dans les contrées les plus lointaines de mes désirs.

Sachez donc que faire partie de votre compagnie procure un sentiment unique et complexe, issu de l'amalgame du privilège, du devoir et de l'honneur, sentiment dont je ressens à la fois la grandeur et le poids et dont mon seul objectif est d'en être digne. Une reconnaissance aussi imposante que celle-ci comporte implacablement le sentiment d'une dette, un faix moral qui ne cessera de hanter ma conscience jusqu'à l'épuisement total de mes forces. Pour m'en acquitter, je m'abstiendrai de me fourvoyer dans des promesses que la circonstance prédispose et me contenterai humblement de prendre l'engagement d'être serviable et disponible à défaut d'être assidu, au moins dans un premier temps.

Dans cette enceinte, aussi imaginaire qu'imaginée, où flottent d'innombrables ombres de personnalités talentueuses et distinguées, comment ne pas célébrer la mémoire de celle ou celui dont je prends la place aujourd'hui, celle ou celui qui a traversé les frontières du temps pour s'en aller du fauteuil de l'immortalité au tombeau de la gloire éternelle. Je ressens et perçois la chaleur et la lumière de son auguste ombre qui plane sur moi comme un ange veille sur son élu. Sur les braises incandescentes de sa présence et de sa pensée, ensevelies sous le linceul des cendres froides et invisibles de son corps, j'ai scellé avec lui un pacte de résurrection. J'aurais aimé le connaître et lui rendre, même brièvement, les justes honneurs qui lui reviennent, pratique dont je regrette la disparition.

Pérenniser cet abandon, c'est projeter inexorablement chacun d'entre nous sur les parois abruptes de l'oubli, cette sorte de néant final, cet ouragan qui disperse les cendres de l'esprit à travers l'abîme océanique du temps ! L'oubli est ce monstre enfanté par la négligence et la versatilité des êtres humains et face auquel la postérité est impuissante. Pour en conjurer le sort, ou du moins pour en retarder l'échéance, l'hommage envers ceux dont le corps a été englouti dans le limon du passé et dont l'esprit chevauche désormais les vastes prairies de l'avenir reste notre seul tribut. En effet, la connaissance est intemporelle et navigue sur les flots continus de l'écume du temps. Toute nouveauté, aussi modeste soit-elle, se dissout dans les nappes phréatiques des nouveautés ; toute découverte se nourrit de la sève de ses aïeules ; toute originalité se dissipe dans la brume épaisse du quotidien. Nous sommes donc tous, ici, sous l'autorité muette des morts dont les ombres habitent désormais les voûtes du temps.

Aussi ne cesserai-je de m'ériger en lévite, gardien de la tradition ; aussi ne cesserai-je de prêcher dans les ténèbres de la désinvolture ; aussi ne cesserai-je de chanter l'hymne aux vertus fécondantes de notre histoire ; aussi ne cesserai-je de battre le tambour des heures présentes pour lever la postérité, la postérité des morts, de nos morts, pour qu'ils s'en aillent, le cœur fier et l'âme sereine, siéger au panthéon de la gloire au lieu de sommeiller dans la fosse commune de l'indifférence et de l'oubli.

Et maintenant, comment ne pas remercier le Professeur Gérard Orth qui a libéré un peu de son intrépide humilité pour me consacrer cet éloge à la texture si douce et si colorée qui sembla ne pas m'être destiné ? Gérard Orth a su brillamment atténuer l'austérité de mon parcours scientifique par le charme d'une langue riche et directe pour en extraire tout l'émoi de mon âme sensible dissimulée sous un caractère sculpté dans le marbre dur de la vie et caparaçonné de certitudes rigides rivées sur le socle de l'habitude. Je ne connais pas vraiment Gérard Orth, mais je fais mieux. J'ai lu, relu et relu son œuvre.

Doté d'un sens clinique de l'observation et d'une application philatélique, diapré d'une œuvre scientifique considérable, opulente et variée, enrichi d'une carrière comblée, chargée d'années et de labeur, Gérard Orth fait partie de ces scientifiques dont l'âge véritable est celui de la vitalité et de la foi. Ils sont les témoins vivants de ce 20^e siècle effervescent ; ils sont les spectateurs assidus et les acteurs exaltés de ce fabuleux théâtre auréolé d'intarissables triomphes scientifiques. Ces pionniers de la recherche médicale, dont fait partie Gérard Orth, que ce siècle fécond a engendré à profusion, ont apporté un vent nouveau dans le cloître exigü de la recherche scientifique où toutes les disciplines étaient concentrées sur de mêmes élus. Le 20^e siècle propulsa un souffle vital qui travailla la pensée des hommes, une nouvelle vision de l'avenir qui détourna leur destin, l'espérance que l'humanité peut dompter toute sorte de civilisations, de celle des atomes à celles des planètes. Ces chevaliers des temps modernes, mus par le vent subversif levé contre la fatalité, se lancèrent alors dans une course effrénée à l'assaut de la microbiologie pour laquelle chaque nouveau concept nous instruit de contredire les autres et nous enseigne ensuite à les ruiner.

A l'image du monde vivant, rien n'est définitif dans les sciences de la santé. Les maladies naissent, vivent et meurent. Les thérapeutiques et les vaccins traquent désormais sans relâche ces adversaires qui se renouvellent à une vitesse prodigieuse dans une chevauchée fantastique, conduit par un attelage d'ingéniosité, de technicité et d'abnégation, à travers les paysages toujours accidentés de la vie et sous le climat capricieux de la nature. Les œuvres admirables de Darwin, Pasteur et Mendel, orgueils du 19^e siècle, après avoir régné en maîtres hégémoniques sur la biologie, s'agenouillent désormais sous la sédition de celles de Fleming, Nicolle et Watson. Dieu a peut-être créé le monde, Gérard Orth et ses compagnons mousquetaires, infatigables bâtisseurs de l'invisible, vaillants ouvriers du microscope et artisans assidus de la créativité, ont recréé le monde.

Au sein de la constellation de chercheurs qui illumine l'univers scientifique, Gérard Orth a été mon étoile du nord, cette étoile flamboyante qui fut le signe augural repéré dans le ciel auroral de ma carrière professionnelle et qui ne cessa de me guider sur la voie lactée de la recherche scientifique. Gérard Orth atterrit dans ma vie comme une météorite providentielle tombe sur un territoire vierge et inhabité, au moment opportun, à un endroit précis comme s'il était prédéterminé, à l'heure du choix, le choix de son destin, ce centre névralgique inextricable planté sur la croisée des chemins, cette croix de la vie où tout homme rêve de devenir un Christophe Colomb, rêve de quitter le monde des autres pour découvrir son monde à lui, à la recherche d'une révélation qui fixerait son destin.

C'est alors que, comprimé par la pression matérielle des battements du cœur de l'Afrique forestière, transmuté en centaure mi vétérinaire mi chercheur, ma vocation Orphéenne s'éveilla au son de la lyre virale sur cette terre promise, dense et impénétrable. Je me mis alors à sarcler les racines de mon enfance, à défricher les ronces épineuses de ma culture et à élaguer la frondaison de mon avenir. Tout était là, expectant, dissimulé sous le soleil lumineux de cet eldorado, comme si toute mon œuvre était préfigurée, en gésine, sur ce sol fertile prêt à germer à la moindre semence.

Et la fiole providentielle de Gérard Orth descendit de son empyrée, atterrit dans le laboratoire désordonné de ma conscience, et je sentis dès cet instant la pulsation d'un rayon hésitant qui voulait libérer sa lumière dans le mystère opaque de ma vie. La fiole se brisa sur la pailasse chancelante de mes convictions et déversa en moi son ambrosie qui irrigua la préséance de mes talents dans le terrain de mes désirs les plus profonds, hersé par les robustes racines d'un héritage génétique. La virologie m'avait dépêché ses ambassadeurs, les papillomavirus, qui aidés du filovirus d'Ariane, m'avaient extrait du labyrinthe de mes interrogations, avaient terrassé ma timidité, négocié la reddition de mes incertitudes et obtenu la démission de mes scrupules d'orientation. Détenteurs de la clef d'Or de ma vie, ces émissaires avaient ouvert la porte de mon destin dans lequel je m'engageai avec un enthousiasme frénétique et des convictions féroces.

Cette terre d'Afrique avait été ce jardin adamique dans lequel mes aspirations frémissantes et inconscientes avaient pu éclore sous la rosée fertilisante de l'excitante justification scientifique combinée à mon âme aventurière, ce compagnonnage transmis par la fibre atavique de mes ancêtres. Dès cet instant, je me mis à immoler mes loisirs et mon repos pour cette quête, pour ma quête, une quête toujours inachevée aujourd'hui, la quête de tous ces virus dissimulés sous les ailes protectrices des chauves-souris, insinués dans l'air malicieux des chimpanzés, enveloppés dans la chrysalide silencieuse des insectes hématophages ou tapis au tréfonds de la tanière des animaux sacrés peuplant la sylvie africaine aux horizons encore vierges de connaissances.

La science est mon olympes à moi, cet éden où s'éteignent toutes les luttes, toutes les inégalités, où s'opèrent toutes les conciliations. La science de la vie et de la nature, riche de ses mystères, résiste si hardiment aux efforts des chercheurs qu'elle ne livre ses secrets qu'avec parcimonie. La recherche d'une telle science secrète ses trésors de manière si infinitésimale que je n'ai pas la force d'âme, aujourd'hui, de tempérer l'ivresse qui m'abreuve, de fermer les fenêtres de mon cœur, d'imposer des

limites à mon imagination et de clore déjà ce chapitre du livre de ma vie, ouvert il y a déjà près de 30 années. Connaître, c'est l'épithète qui me définit ; chercher à connaître, c'est le rythme qui donne le mouvement de ma vie. La passion de connaître unie à la passion de tout expliquer, c'est la pierre précieuse dérobée à Sisyphe que je ne cesserai de hisser inlassablement sur les pentes ardues de l'existence.

Avant de plaquer à contrecœur l'accord final de mon discours, je vous prie de ne pas me tenir grief d'avoir joué une telle symphonie sémantique, d'avoir fait vibrer le clairon de la dissonance et entonner le chant de la différence, et de vous avoir fait écouter ces quelques notes du bonheur d'être parmi vous. Un de mes amis, membre de votre compagnie présent aujourd'hui, m'avait instruit que les discours de réception ont pour but de connaître le récipiendaire, à travers la texture terne de son *curriculum vitae*, bien au-dessus de ses publications scientifiques, au-delà du voile d'Isis. Comme Seth, j'ai alors disséqué l'Osiris qui était en moi pour vous révéler les fragments les plus symptomatiques de mon identité, de mon essence profonde.

Cette rhétorique lyrique est l'expression de ma révolte prométhéenne contre l'ordre établi et les référentiels monotones appelés tôt ou tard à être transformés. Elle donne le LA de ma nature, de ma propension au métissage, héritage génétique cette fois-ci que je lègue, et au symbole. La métaphore est le miroir de la vie, du réel, de la nature des choses. La recherche de l'idée cachée sous le symbole suggère l'existence d'une vérité qu'il nous revient de découvrir dans toute son intégrité et dans toute son intégralité. C'est le sens profond de la recherche scientifique qui m'est apparu un jour, quelque part, à travers la lumière trompeuse de mes certitudes et de mes croyances, sur les parois platoniciennes de ma caverne intérieure.

Telle est la vie d'un "Petit chose", touché par la grâce nue et insaisissable du hasard, qui est devenu immortel suite à la contamination symbiotique par le virus de la science. Je mettrai à votre service toute ma vitalité et mon savoir-faire à soulever le fascinant voile des apparences sous lesquelles se cache le mystérieux visage du réel et de la vie. Telle est désormais ma seule prière que je ne cesserai de réciter sur l'autel du temps.

Je vous remercie
Eric Leroy